



Le Pemp Sébastien : Né le 14-12-1883 à Plomeur ; 1907, prêtre, professeur à Saint-Vincent Quimper (1906) ; 1919, professeur à Pont-Croix ; 1935, curé doyen de Plouigneau ; 1947, chanoine honoraire ; décédé le 23-07-1952.



M. le chanoine Le Pemp, Curé-Doyen de Plouigneau. La carrière sacerdotale de M. le chanoine Sébastien Le Pemp se résume brièvement : il fut professeur au Petit Séminaire de 1906 à 1935 et curé-doyen de Plouigneau où il a passé 17 ans.

Il naquit à Plomeur en 1883, dans une famille très chrétienne qui a donné plusieurs prêtres au diocèse. Elève au Petit Séminaire de Pont-Croix, il se plaça toujours aux premiers rangs d'une classe où était l'émule d'un Maurice Le Goc qui devait plus tard occuper des postes éminents dans la Congrégation des Oblats de Marie. Il maintint sa place au Grand Séminaire puisque, en Cinquième année, il se vit confier la charge de Grand Président. Il la partageait avec l'abbé Yves Prigent que le prestige d'une licence acquise à la suite de ses études secondaires imposait à l'estime de ses maîtres et à ses condisciples. Et dès cette année, se lia entre les deux collègues une amitié que leur destinée commune de professeurs dans la même maison devait consolider : amitié originale faite d'autorité et de décision chez M. Le Pemp, de bonhomie et d'acquiescement chez M. Prigent, mais de part et d'autre, d'un attachement très fort qui ne se démentit jamais.

En même temps que le témoignage de haute estime que lui conféraient le Supérieur et le Conseil des Directeurs du Séminaire, M. Le Pemp en recevait un autre de ses condisciples qui lui donnaient la direction du Cours d'œuvres. Nul n'était plus qualifié pour occuper cette « chaire

d'enseignement libre » : il y fit preuve d'un sens social déjà avisé, d'une grande facilité d'élocution, de franchise et de loyauté dans la présentation comme dans la discussion des thèses, et aussi d'un tact et d'une habileté qui n'étaient pas inutiles dans un temps où des suspensions parfois tendancieuses étaient de nature à gêner ceux que l'on considérait comme « avancés » dans ces sortes de matières. D'ailleurs l'obligation qui lui incombait plus qu'à tout autre d'approfondir la question sociale selon les directives de « Rerum novarum » devait lui être d'un réel profit dans l'enseignement de l'histoire qu'il aurait à donner plus tard au petit Séminaire.

Il n'y était pas immédiatement destiné, et c'est la classe de Septième qui lui fut d'abord attribuée à l'Institution Saint-Vincent de Quimper. Il n'était pas encore prêtre quand il y entra à sa sortie du Grand Séminaire, en octobre 1906. Il ne reçut l'ordination sacerdotale que le 6 janvier 1908 : elle lui fut conférée par Monseigneur Dubillard, archevêque nommé de Chambéry, en l'église Saint-Martin, à Brest, où le Grand Séminaire avait été transféré à la suite de l'expulsion de décembre 1906.

Le Petit Séminaire qui, pour la même raison, avait été transféré de Pont-Croix au Likès de Quimper, était alors en période de transformation, et Monseigneur Duparc l'autorisait à préparer au baccalauréat. L'enseignement de l'Histoire qui de ce fait, prenait plus d'importance, fut bientôt confié à M. Le Pemp alors professeur de Cinquième. Il le garda pendant plus de vingt ans, sauf l'interruption des années de guerre, ayant été mobilisé dans une formation sanitaire. Peu de temps après sa démobilisation, le Petit Séminaire rentra dans sa propriété de Pont-Croix, et M. Le Pemp avait la joie de se rapprocher et de sa famille et de ce pays bigouden auquel il était très attaché et dont il se faisait volontiers l'apologiste.

Il fut un excellent professeur d'Histoire. Il eut soin d'enrichir une culture déjà étendue par de nombreuses lectures et de recours aux maîtres les plus autorisés : il savait la valeur des informations précises, exigeant des élèves la connaissance des faits de détail, mais il n'en dominait pas moins les questions et, dans des exposés ou résumés d'une grande clarté, il donnait, avec le sens de la relativité des événements, celui de la continuité des institutions et de la nécessité des principes et des lois. En géographie, il s'appuyait d'abord sur les données des structures du sol et du sous-sol et il lui arriva, au cours d'un long voyage qu'il fit avec des collègues en Italie et en Suisse, de les étonner par les renseignements qu'il leur fournissait sur différentes régions parcourues ; mais là aussi, il savait s'élever des détails aux ensembles, estimant que la géographie physique prend toute sa signification par la géographie humaine qu'elle sous-entend et explique.

Dans sa classe, il maintenait une discipline rigoureuse, n'ignorant pas que l'Histoire et la Géographie, matières d'oral et, par là-même, tenues pour secondaires, ne sont pas toujours prises au sérieux, et que l'autorité du professeur peut en souffrir. Peut-être cette rigueur a-t-elle paru excessive dans certaines circonstances. D'un mot parfois mordant, il rappelait à l'ordre ceux qui auraient été tentés de s'en écarter ou de sous-estimer son enseignement. Il advenait même que, dans des discussions ou des échanges de vues avec des collègues ou des confrères, il prit un ton sarcastique ou tranchant, ce qui aurait, pu faire douter de la bonté de son cœur. Elle était réelle cependant, et ceux qui ont vécu dans son intimité ont pu apprécier la qualité de son amitié, de même que les nombreux séminaristes qu'il a préparés de loin à la prêtrise savent ce qu'ils doivent à son action sacerdotale.

Il était âgé de cinquante-quatre ans lorsqu'il fut nommé à la cure de Plouigneau. Il avait l'autorité voulue pour être à la tête d'un important doyenné et donner des conseils à des confrères envers qui il montra toujours une grande affabilité. Il était, à ce moment, en pleine force, n'avait jamais eu à se plaindre de sa santé et avait fourni maintes fois, notamment dans de grandes randonnées à bicyclette, des preuves d'un tempérament robuste, il semblait donc tout désigné pour un ministère que les distances d'une paroisse très étendue rendent assez difficile.

Dès l'abord il conquiert la sympathie d'une population qui, on le sait, n'est pas des plus religieuses. Son réel talent de prédicateur, en dépit d'une parole un peu sèche mais claire et toujours élevée, lui assurait l'audience de ses paroissiens, et on l'écoutait avec intérêt et sympathie. La connaissance qu'il avait des questions sociales lui permit d'organiser mutuelles, syndicats, coopératives agricoles au-delà même des limites de la paroisse. Il s'occupait aussi activement de ses patronages jusqu'à diriger les répétitions de représentations théâtrales. Enfin, aimant à se retrouver dans son ancien

métier de professeur, il donnait lui-même des leçons aux élèves des collèges, sans doute avec le secret espoir d'éveiller quelque vocation.

Lorsque la guerre survint, le ministère paroissial, particulièrement pénible le dimanche en raison du service supplémentaire d'une chapelle éloignée, retomba tout entier sur lui, ses deux vicaires ayant été mobilisés dès le premier jour. On ne put lui donner de sitôt un auxiliaire et plusieurs mois d'un dur labeur s'écoulèrent avant qu'il reçut du secours. Or il fit une mauvaise grippe qu'il traîna pendant des semaines. Cette maladie fut peut-être à l'origine d'une affection cardiaque qui s'aggrava peu à peu et qui se manifesta par de nombreuses crises nécessitant des repos multipliés. Aussi songeait-il à présenter sa démission ; mais comme il envisageait pour l'avenir une retraite dans une hospitalité qui lui aurait été offerte, comme, d'autre part, il était doué d'une énergie morale peu commune, il se remettait à la tâche lorsque la crise avait passé.

Il témoigna de cette énergie en assistant à la retraite ecclésiastique du 14 au 19 juillet, et il ne semblait pas à ceux qui le virent alors qu'il fût menacé d'une fin toute proche. Un soir, cependant, qu'il se promenait dans les jardins du Grand Séminaire avec deux de ses anciens collègues de Pont-Croix, et qu'ils évoquaient le souvenir des confrères rappelés à Dieu, il dit, en s'appuyant sur l'un d'eux : « Ce sera mon tour bientôt peut-être ! » Il ne savait sans doute pas si bien dire. Il rentra à Plouigneau sans avoir ressenti trop de fatigue des exercices de la retraite. Mais, dans la nuit du 22 au 23 juillet, une dernière crise le terrassa et, quand ses vicaires, inquiets de ne pas le voir le matin, montèrent dans sa chambre, ils le trouvèrent inanimé. Le médecin appelé aussitôt ne put que constater le décès qui remontait à quatre ou cinq heures. De longue date, le curé s'était préparé à la mort et la retraite qu'il venait de faire, avait été pour lui la préparation immédiate. La messe de Requiem chantée à Plouigneau réunit autour de son cercueil une assistance nombreuse qui venait apporter son estime à l'homme distingué, au pasteur zélé, et un grand nombre de prêtres au nom desquels M. le vicaire général Cadiou prononça son éloge funèbre. Dans l'après-midi, à Plomeur, l'affluence fut plus considérable encore pour la cérémonie de l'inhumation que Monseigneur l'Evêque présida, et Son Excellence dit la perte qu'éprouvait le diocèse en la personne de celui qui a si bien travaillé, au long de sa vie sacerdotale dans les deux postes où il a rendu d'éminents services.

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 5/09/1952 p. 454.*